

L'ALINÉA

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES
AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE

AUTOME 2014

Le mot du Président	1
Grand Prix de la Ville	2
Des nouvelles du Salon du livre	4
Les prix littéraires	5
Le Prix de la recherche	8
Un auteur de l'Outaouais	9
Parlons de Cortázar	10
La grande entrevue	11
Ricochet	14
Curiosités littéraires et gourmandes	16
Vue oblique sur ma bibliothèque	17
Des nouvelles de Visa-Art	18
Des nouvelles de Sors de ta bulle	19
Le grand salon des arts	19
Chut, je lis!	20
Critique de livres	21
Des nouvelles de nos membres	21
Le poète et la femme sauvage	22
Le mot de la fin	22

Édition : Christiane Lahaie

Mise en page : Petronella van Dijk

Collaborateurs :

Lise Blouin, Ginette Bureau, Pierrette Denault, Georges Desmeules,
Yvette Francoli, Michel Gosselin, Anthony Lacroix,
Marie-Johanne Lacroix, Christiane Lahaie, Bruno Lemieux,
Charlotte Lemieux, Guillaume Ménard, Vatel

Le mot du Président

Michel Gosselin

Chères/chers membres, comment allez-vous?

Je profite de cet *Alinéa* pour vous faire part des dernières nouvelles de notre association. L'ouverture officielle de la Maison bleue a eu lieu le 4 septembre. Pour la première fois, l'AAAE a participé aux *Rendez-vous d'Howard* qui ont été un grand succès. Raphaël Bédard-Chartrand remplace Jenny Cadieux; il assure une permanence partielle à la Maison bleue. Son arrivée a coïncidé avec le Salon du livre de l'Estrie dont il a vu au bon déroulement.

Dans le cadre du Salon du livre, l'AAAE recevait Jean-Louis Grosmaire de l'Association des auteures et auteurs de l'Outaouais (AAAO) autour d'un brunch le dimanche à la Maison bleue. Ce fut l'occasion pour lui de nous entretenir de l'AAAO, de ses pro-

jets et des échanges entre leur association et la Province du Luxembourg en Belgique. À suivre.

En ce qui concerne le *Deuxième concours d'écriture des arrondissements*, la participation a été à la hauteur de nos espérances. Le dévoilement des textes primés est prévu au début de février 2015.

Autre première pour l'AAAE : *Le Grand Salon des arts de Sherbrooke*. L'événement a connu un immense succès avec ses 68 exposants et ses 1600 visiteurs. Bravo à nos membres participants.

Lis ta rature connaît toujours un grand succès auprès des spectateurs. J'en profite pour vous rappeler que le prochain aura lieu le jeudi 11 décembre et aura pour thème «Arial 12».

Quand vous lirez ces lignes, l'Assemblée générale de l'AAAE aura eu lieu. J'aimerais remercier Christiane Lahaie, et son prédécesseur, Georges Desmeules qui, en tant de trésorier et trésorière à l'AAAE, ont consolidé grandement nos finances. Grâce à leur gestion serrée, nous pouvons prolonger le contrat de Raphaël Bédard-Chartrand pour les mois à venir.

Aussi aimerais-je remercier en cette fin d'année 2014 nos membres bénévoles. Sans eux, des activités telles que *Sherbrooke se livre*, la soirée *Entre nous*, le *Salon du livre de l'Estrie*, *Lis ta rature* et le journal *L'Alinéa* n'existeraient pas.

En cette période de festivités, je vous souhaite des heures agréables, des rencontres chaleureuses et des excès de table.

Cabaret Lis ta rature du 9 octobre 2014 avec Jorane



Grand Prix de la Ville de Sherbrooke

Pierrette Denault

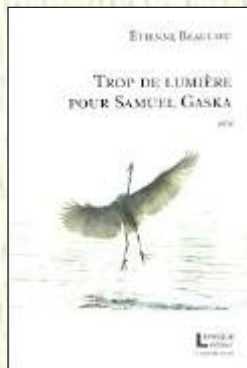
Le 25 novembre dernier avait lieu le dévoilement des noms des lauréates et lauréats du Grand Prix du livre de la Ville de Sherbrooke. Voici les noms des finalistes suivis des notes d'appréciation lues par les présidents des jurys, Louis Hamelin (volet création littéraire) et Jacques Beaudry (volet essai).

Volet création littéraire

1^{er} prix : Étienne Beaulieu

Trop de lumière pour Samuel Gaska
(Lévesque éditeur)

Un beau livre, bref, lumineux, écrit dans une langue poétique et forte. Il y a là un ton, une voix, une intériorité. On a affaire à une véritable fiction, qui évite les pièges bien connus du narcissisme propres aux premiers romans. L'écriture est fluide, mais la phrase ne craint pas la complexité formelle ni les profondeurs philosophiques. Le jury a tenu à souligner la grande densité de l'écriture et les évidentes promesses du talent qu'annonce cette première œuvre maîtrisée. On y croise beaucoup d'oiseaux, de grands vols d'oiseaux blancs dont l'image accompagne le narrateur dans sa quête d'un impossible silence. On pense à Anne Hébert...



Volet création littéraire

2^e prix : Bruno Lemieux

Dans le ventre la nuit
(Éditions du Noroît)

C'est une première œuvre, un très bel ouvrage, écrit d'une voix grave et assurée. «m'inscrire / hébété dans l'instant», tel semble être le projet de l'auteur de ce recueil magnifique et parfaitement abouti. Le jury a tenu à souligner, entre autres, l'impeccable qualité de la langue dans laquelle nous est racontée cette errance d'une conscience nocturne aux aguets, mais aussi l'indéniable maturité d'un texte où chaque mot semble avoir été pesé à l'aune de la nuit définitive, et dont les pages et les poèmes sonnent l'impression d'avoir, patiemment, attendu leur heure pour venir au monde. Un monde qui, nous dit l'auteur, «n'existe plus/ ailleurs qu'en moi-même.»



Volet création littéraire

3^e prix : Lynda Dion – *La maîtresse* (Éditions Hamac)

D'emblée, nous sommes ici, dans la littérature. À la fois dans l'écriture souveraine, cette coulée de conscience délivrée, non censurée, et dans la confiance intime calculée. La ponctuation a sauté, les barrières aussi, qui séparaient la femme qui écrit, de la *Maîtresse* du titre. Dans ce «roman de prof» parfaitement assumé, la sincérité est inséparable de la technique littéraire. L'écriture auto-réflexive installe un style, c'est irrésistible, on est saisi par le mouvement. Une autofiction, sans doute, où les concours de littérature s'appellent Grand Prix littéraire de la Ville de Sherbrooke. Mais aussi, et surtout, une plongée réussie dans les splendeurs et misères de la création, et leurs lointaines récompenses...



Volet essai

1^{er} prix : Yvette Francoli – *Le naufragé du vaisseau d'or : Les vies secrètes de Louis Dantin* (Del Busso Éditeur)

Il s'agit d'une contribution originale et audacieuse à l'histoire littéraire du Québec, fondée sur une enquête fouillée, sur une documentation diversifiée, et transmise sous une forme sentie et créative, avec, en outre, le souci de ne pas s'adresser qu'au cercle des initiés, mais de proposer à tout lecteur curieux des sinuosités de la vie, et de la vie littéraire en particulier, quelque chose de neuf à considérer.

D'après Yvette Francoli : *Louis Dantin débroussailla lui-même des poèmes laissés par son jeune ami Émile Nelligan, il les classa, les corri-*



gea, les compléta, les réécrivit, les transcrivit au propre, y glissa des pièces de son cru, les préfaça, les imprima des ses propres mains et, pour finir, s'en fit «le lecteur attiré» - autant dire, en conclut l'auteure qui en a revisité le contenu et les circonstances, avec soin, que cette œuvre attribuée à Nelligan est bien plus la sienne, celle de Dantin.

Volet essai

2^e prix : Jacques Quintin – *Éthique et toxicomanie : les conduites addictives au cœur de la condition humaine* (Éditions Liber)

L'auteur propose ici une philosophie de la toxicomanie où le toxicomane est lui-même considéré comme une sorte de métaphysicien et sa réalité, comme quelque chose qui concerne le problème de la fin, question à laquelle est confrontée tout humain. Son propos pertinent, rigoureux et clair est applicable aux phénomènes d'addiction en général, aussi bien les dépendances à l'alcool, au jeu ou aux drogues, que les obsessions revêtant divers caractères : y compris l'obsession ou la compulsion littéraire!



En nous montrant combien il est naturel de chercher refuge dans des «substances» déréalisantes quand on est confronté à l'implacabilité de la mort comme destinée, l'auteur arrive à nous faire voir la relation certaine entre conduites addictives et condition humaine.

Volet essai

3^e prix : Claude Boucher – *La Bible lue sous les regards de l'art et de la raison* (Éditions Fides)

Sur le ton familier du conférencier intentionné, l'auteur –solidement informé sur les religions, les arts, la littérature et l'histoire du monde – expose avec habileté, et un souci d'accessibilité, son exégèse raisonnée des récits symboliques de la Bible, qu'il se donne la peine de résumer avant d'analyser puis d'exposer comment ses récits, qui nous viennent de la nuit des temps, ont influencé

des événements ou des productions artistiques des temps modernes et du temps présent, des sorcières de Salem à une chanson de Leonard Cohen, du conflit israélo-palestinien au scénario de *La guerre des étoiles*. Claude Boucher a construit un essai un peu comme un conteur, en parsemant son discours d'humour, de jeux de mots, d'apartés et d'anachronismes moqueurs.



Des nouvelles du Salon du livre de l'Estrie

Georges Desmeules

Le 17 octobre dernier, dans le cadre du Salon du livre, l'AAAE tenait son traditionnel lancement collectif. Près d'une trentaine d'ouvrages ont été présentés. Animée par Michel Gosselin et la pétillante Lili Maxime, ainsi que par le musicien Jean-Denis Dubuc, l'activité a culminé avec la remise des prix littéraires de l'Association.

C'est Yvette Francoli qui a remporté le Prix Alphonse-Desjardins avec son remarquable essai intitulé *Le naufragé du vaisseau d'or. Les vies secrètes de Louis Dantin*, publié chez Del Busso et déjà récompensé par le Prix Victor-Barbeau. Le Prix Alfred-Des-Rochers a, quant à lui, été attribué à Étienne Beaulieu pour *Trop de lumière pour Samuel Gaska*, un récit aux accents poétiques paru chez Lévesque éditeur. Les autres finalistes étaient Lynda Dion, Hélène Dorion, Mylène Gilbert-Dumas et Daniel Lettre.

Félicitations à tous et à toutes !

N.B. Toutes nos excuses à madame Lise Jobin, dont l'ouvrage récent, *Ces mots venus d'ailleurs*, a malencontreusement été omis lors du lancement. De même qu'à Pierre Roy dont le dernier titre *Le Che est vraiment plus sexy que Fidel* n'apparaît pas dans le cahier remis aux auteurs.

Les prix littéraires

Yvette Francoli :
lauréate du Prix Alphonse-Desjardins 2014
par Georges Desmeules

Le naufragé du Vaisseau d'or opère une révolution copernicienne, rien de moins, dans l'univers des lettres québécoises. On connaissait Louis Dantin en tant que satellite orbitant autour de l'immense Nelligan, astre lumineux dont le génie précoce éblouit et fascine encore et toujours. L'ouvrage d'Yvette Francoli reconfigure la carte de «notre» ciel et redonne à Dantin la place centrale qui lui revient, celle de figure apollinienne de notre littérature.

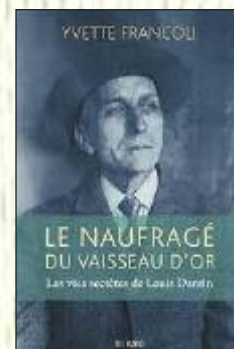
Le mythe Nelligan aura longtemps servi d'écran, séduisant certes, entre l'histoire de la poésie québécoise et un homme dont le charme ne se dévoile pas d'emblée. «Louis Dantin» constitue d'ailleurs le plus connu parmi les nombreux pseudonymes de ce véritable Fernando Pessoa des lettres québécoises qu'est Eugène Seers. Celui-ci, on le sait, se camoufle, sa vie durant, derrière de nombreux masques, dont le moindre n'est pas Émile Nelligan, alias Émile Kovar.

La démonstration méthodique de Francoli s'attache à Dantin, ce personnage franchement déroutant, longtemps considéré comme le compilateur dévoué, mais parfois infidèle des poésies de Nelligan voire, dans le meilleur des cas, comme critique littéraire et auteur de quelques œuvres peu diffusées et mal connues. Le travail méticuleux que suppose cette biographie ne repose pas sur des spéculations hasardeuses, mais suit une piste interprétative dont le point de départ réside en

partie dans le constat, que certains pourraient juger scandaleux, de la stricte impossibilité que Nelligan soit à lui seul auteur de ses poésies : ce jeune homme instable ne disposait ni de la culture nécessaire ni d'une maîtrise suffisante de la langue et des règles prosodiques pour livrer une œuvre qui ne fasse pas tache parmi la production des symbolistes européens. De fait, la belle fluidité de l'écriture de Francoli met bien en évidence les contradictions et les paradoxes du parcours oxymorique (trophe par excellence du symbolisme) de l'existence de Louis Dantin, un homme «à la fois modeste et scandaleux, mystique et sensuel».

À terme, cet essai remarquable fournit ample matière à réflexion : il ne s'agit pas de déconstruire un mythe au profit d'une nouvelle chimère, mais bien de dessiner le plus nettement possible les traits d'un intellectuel de première force, à qui l'Église catholique impose *de facto* le sacrifice de ses ambitions littéraires.

Cette mise en lumière, n'est-ce pas là, enfin, une sortie de la grande noirceur?



Yvette Francoli, *Le naufragé du Vaisseau d'or. Les vies secrètes de Louis Dantin*, Del Busso, 2014.

Étienne Beaulieu :
lauréat du Prix Alfred-DesRochers 2014
par Yvette Francoli

Trop de lumière pour Samuel Gaska est un récit emblématique d'une grande beauté plastique et musicale. Il se lit d'ailleurs comme une partition de musique avec ses signes, ses silences, ses nuances, son rythme, sa mélodie, qui en est la trame, et ses sons, l'harmonie.



Étienne Beaulieu, photo La Tribune

Cela ne saurait surprendre puisque Samuel Gaska, pour honorer le vœu le plus cher de son père, est un compositeur capable de transmuter en une suite de timbres harmonieux les bruits du monde et les dissonances de sa propre vie. Et, tels les nuages... les merveilleux nuages baudelairiens, les bribes de son histoire se font, se défont et se volatilisent dans le ciel aux caprices du vent... ou de ses rêves.

Volatiliser, c'est bien le verbe qui convient ici, car Gaska, dont le nom signifierait « oie » en polonais, est « le fils d'un oiseau, d'une vraie bête à plumes ». Las des conditions de vie de sa Pologne natale, il avait émigré en Amérique. Gaska est convaincu d'être lui-même « un oiseau sous un masque d'homme ». Il voit des oiseaux partout. Le facteur res-

semble à un cormoran; une amie à une grue; une autre à une sterne; les policiers à des pingouins, et le juge qui l'enverra en prison à un gros dindon. Bref, « les hommes sont tous des oiseaux qui ont oublié l'appel des airs » pour s'enliser jusqu'au cou dans la vie ordinaire.

Gaska, en fils rebelle, commence par fuir la musique pour se réfugier dans « une mythologie ailée », mais au fond de lui chante une petite mélodie, vague et lancinante, très lointaine, qui force sa mémoire affective et lui fait revivre le passé dans le présent, à la manière de la petite phrase de la fameuse « Sonate de Vinteuil » devenue si importante dans la vie de Swan-(Proust).

Son dilemme : « Être un oiseau éternel du Nouveau-Monde »? Ou « un compositeur mortel de l'Ancien »? La réponse viendra de la musique elle-même. Il attend qu'elle le libère de ses racines européennes qui l'empêchent de prendre son essor vers la lumière, vers « les vrais espaces où ceux de son espèce (volatile bien entendu) disparaissent chaque année ». Il rêve de vivre sans entraves d'aucune sorte, « avec l'aisance d'un héron patageant au petit matin dans une eau calme ». Il veut « s'ébrouer comme une oie qui sort de la mer, pour se défaire de ce passé, pour être léger comme l'air » et sentir le vent lui souffler entre les doigts.

Mais il est prisonnier de « ce corps qui n'est pas celui d'une oie, un corps de migrateur cloué au sol », tout comme il est prisonnier de « sa capacité à tout sentir *musicalement* », à transposer en sons les rythmes profonds qui vibrent en lui. Il cherche une explication à son expérience esthétique et existentielle, à ses échecs sentimentaux, aux causes d'un certain « suicide dans les fougères » dont il se sent indirectement responsable.

La musique, sorte de contrepoint de l'idée et du sentiment, devient peu à peu la langue naturelle de son âme et la médiatrice vers un monde nouveau, absolu, pur et lumineux comme l'éther où s'ébattent les oiseaux. Un monde où il pourrait oublier « cette différence ethnique qui fait de lui un étranger » parmi ses semblables. Mais pour y parvenir, il devra remonter aux sources mêmes de la mémoire, jusqu'à la préhistoire s'il le faut, et s'inventer, se frayer un passage entre les Vieux-Pays où il est né, et le Nouveau-Monde où il a grandi dans un univers urbain et fermé à se demander ce qu'il fait dans cette galère.

Au terme de ses errances, il finira par accepter de composer la trame musicale d'une pièce de théâtre qui doit se jouer à Montréal. C'est «une histoire à l'ombre des grands éclats de lumière », ces éclats de lumière ambiguë qui sont l'être et le non être. Schopenhauer ne disait-il pas que la musique est l'art métaphysique par excellence?

« Lumière ! plus de lumière encore! », tel est le dernier mot de Goethe. Samuel Gaska pré-

fère l'ombre à « trop de lumière! ». Il sait maintenant que l'expérience esthétique et existentielle se développe uniquement sur le plan de la vie intérieure et dans la solitude morale.

Étienne Beaulieu est un artiste, doté d'une grande sensibilité esthétique, que dévore le désir de perfection et d'absolu. Il a dit avoir écrit et ré-écrit de multiples fois son récit et qu'il n'en est toujours pas satisfait. Il est bien trop sévère avec lui-même. Bien trop humble aussi. Ne fait-il pas dire à Gaska : « Ma vie n'aurait été qu'un songe - passez nuages, noms et œuvres, rien ne restera»? La réalité est tout autre. Son chant du Nouveau-Monde est certainement appelé à durer comme toutes les œuvres d'art.

Trop de lumière pour Samuel Gaska est un vrai petit bijou digne des meilleurs orfèvres. Asseyez-vous, ainsi qu'il vous le demande, et laissez-le vous raconter lui-même son histoire.

Étienne Beaulieu, *Trop de lumière pour Gaska*, Lévesque éditeur, 2014



Le prix de la recherche

**Prix de la recherche 2014 décerné à
Nathalie Watteyne et Patricia Godbout**
par Yvette Francoli

Le 13 novembre dernier, l'Université de Sherbrooke décernait ses trois Prix de la recherche 2014 : en sciences humaines et sociales, droit et administration; en sciences naturelles et génie; et en médecine et sciences de la santé. Pour le premier volet, ce sont deux membres de l'Association des Auteurs et Auteurs de l'Estrie qui se sont illustrés : Nathalie Watteyne et Patricia Godbout, pour *I. Poésie*, le premier volume de l'édition critique des œuvres complètes d'Anne Hébert, paru dans la prestigieuse collection de la Bibliothèque du Nouveau Monde des Presses de l'Université de Montréal.

Cet ouvrage, fruit d'une longue recherche, est chapeauté d'une substantielle et fort éclairante introduction de Nathalie Watteyne qui fait la genèse de la production poétique de cette grande dame des lettres québécoises de ses premiers poèmes de jeunesse à ceux de la maturité, sans oublier les 82 poèmes inédits et les 25 poèmes parus en revue. L'influence de ses lectures, de ses amitiés littéraires, de ses séjours en France, la prédominance de certains mythes et symboles, sont bien mis en relief et contribuent à donner une vue d'ensemble de l'œuvre poétique et à en faciliter la lecture. Quelques photographies et pages manuscrites et tapuscrites de l'écrivaine enrichissent ce très bel ouvrage.

Patricia Godbout, dans la partie *Dialogue sur la traduction à propos du Tombeau des rois*, analyse la correspondance entre Anne Hébert et son traducteur, Frank Scott, et le lien qui unit étroitement l'auteure à son traducteur et le traducteur au texte. Cette correspondance révèle l'importance qu'Anne Hébert accordait à la musique de la langue et au « Mystère de la parole », pour reprendre son expression. Ici, la traduction est devenue une œuvre d'art à l'égal de la poésie originale.

<http://www.usherbrooke.ca/recherche/fr/prix-et-distinctions/prix-de-la-recherche-et-de-la-creation/>



Nathalie Watteyne



Patricia Godbout

Quatre autres volumes d'éditions critiques des œuvres complètes d'Anne Hébert, établies par l'équipe interuniversitaire du Centre Anne-Hébert sous la direction de Nathalie Watteyne, sont parus ou sont sur le point de paraître aux PUM.

Les deuxième, troisième et quatrième tomes comprennent ses dix romans, des *Chambres de bois* (1958) à *Un habit de lumière* (1999); et le dernier regroupe ses contes, nouvelles, chroniques, essais et œuvres théâtrales.

Le lien suivant présente brièvement chacun des cinq tomes et indique leur date de sortie en librairie :

http://www.pum.umontreal.ca/files/prod/livres_fichiers/Souscription-Anne-Hebert.pdf

Un auteur de l'Outaouais inspiré et inspirant

Lise Blouin

Écrivain-géographe, Docteur en géographie, Jean-Louis Grosmaire a enseigné la géographie dans différents pays et surtout au Collège de l'Outaouais (Québec). Il est passionné de voyages, de la faune et de la flore.
<http://aaof.ca/membres/repertoire/jean-louis-grosmaire/>

Dans la cadre de l'entente entre les associations d'auteurs de l'Outaouais et de l'Estrie, l'AAAE recevait Jean-Louis Grosmaire lors du Salon du livre de l'Estrie. Nous étions conviés à un brunch littéraire, le dimanche 19 octobre à la Maison bleue, afin d'échanger avec lui sur ce qui nous préoccupe tous en tant qu'auteurs, la diffusion de notre littérature.

Outaouais d'adoption, ce géographe d'origine française a choisi de s'établir ici et de s'impliquer en tant que professeur, réalisateur et écrivain à la promotion du fait français au Québec, ce «pays» qu'il a tatoué sur le cœur. De cet entretien de deux heures, j'en ai surtout retenu deux points faisant écho à nos préoccupations. **D'abord, collaborer pour assurer la promotion.** M. Grosmaire relève l'importance et la nécessité pour les deux organismes de sa région voués à la promotion de la littérature, soit l'Association des auteures et auteurs de l'Outaouais et le Salon du livre de l'Outaouais, de travailler en étroite collaboration. En effet, depuis de nombreuses années, ces organismes travaillent de concert afin de mettre de l'avant les auteures et auteurs de leur région, de leur permettre un rayonnement national et même international grâce à un échange avec la Belgique. Comme preuve de cette collaboration, c'est M. Grosmaire, lui-même auteur de l'AAAO, qui est le président du conseil d'administration du Salon du livre de l'Outaouais.

Au chapitre de la diffusion, M. Grosmaire constate combien il est difficile pour un auteur



de promouvoir ses écrits car confronté au paradoxe d'offrir bénévolement ses services, ou d'attendre dans l'ombre qu'on lui propose un cachet raisonnable pour le faire. Comment doser notre engagement public sans dévaluer notre travail, voilà une question qui mérite réflexion. Quoi qu'il en soit, il affirme l'importance de l'implication bénévole pour la sauvegarde d'associations comme les nôtres.

Croire à la pérennité du livre. Principalement parce que nos livres sont écrits en français dans un univers où l'anglais est omniprésent, ils surmonteront les obstacles, croit-il avec ferveur. Cet exploit leur permettra à plus long terme de surfer sur la vague anglophone et d'affirmer haut et fort la présence francophone en Amérique à travers notre littérature. Ce vibrant plaidoyer colorait la grisaille qui recouvre le monde du livre et de l'édition présentement.

De cette rencontre, il ressort que nous avons tout intérêt à poursuivre nos échanges avec l'AAAO afin que nos réalisations respectives inspirent, dynamisent et orientent nos actions futures.

Parlons de Cortázar

Christiane Lahaie



C'est devant une salle comble que le centenaire de naissance de l'écrivain argentin puis naturalisé français Julio Cortázar (1914-1984) a été célébré le 14 novembre dernier à la bibliothèque Éva-Senécal de Sherbrooke.

M. Arturo Sangalli, membre de l'AAAE, a animé un panel réunissant la professeure Emilia Inés Deffis de l'Université Laval, l'écrivain François Hébert et le Docteur José Facal autour de l'œuvre insolite et unique de ce grand auteur prolifique dont les œuvres ont été traduites en plusieurs langues. Parmi celles-ci, les plus connues sont sans doute *Les armes secrètes* (1959) et *Marelle* (1953).

La professeure Deffis a brossé un tableau éclairant de la remarquable contribution littéraire de l'auteur, tandis que madame

Yvette Francoli a prêté sa voix à « Continuité des parcs », sans doute l'un des textes les plus célèbres de l'auteur. Pour sa part, M. Hébert a parlé de l'homme et de sa personnalité hors du commun. Enfin, le Dr Facal, fan inconditionnel de Cortázar, a partagé ses coups de cœur avec un public conquis, le tout se terminant sur des airs de tango. Les membres de l'assistance ont ensuite été invités à un goûter où des empanadas, mets typiquement argentin, étaient offerts.

L'AAAE tient à remercier messieurs Sangalli et Facal, initiateurs de cette activité très courue, activité par ailleurs commanditée par la Ville de Sherbrooke, la Biblairie GGC et le Consulat général de la République argentine à Montréal, que nous remercions également.

Les membres du CA de l'AAAE

Président : Michel Gosselin

Vice-Président par intérim : François Landry

Trésorière : Christiane Lahaie

Secrétaire : Marie Beaulé

Conseillers : Jonathan Goyette, Bruno Laliberté, Aude Vidal-Lessard

La grande entrevue

de Michel Gosselin
avec Étienne Beaulieu



Alinéa : *Vous venez de gagner le prix Alfred-DesRochers avec votre récit Trop de lumière pour Samuel Gaska. Pouvez-vous nous rappeler votre parcours littéraire?*

Étienne : J'ai commencé par fonder en 2002 une revue littéraire avec Sarah Rocheville, Antoine Boisclair et Jean-François Bourgeault : ce sont les cahiers littéraires *Contre-jour* qui existent encore et qui se portent très bien. J'ai ensuite publié en 2007 ma thèse de doctorat qui portait sur Joseph Joubert (dont l'une des pensées est placée en exergue de mon récit). Tout ce parcours dans l'œuvre de Joubert m'a fortement marqué : c'est de lui que je tiens cette aspiration à l'effacement, lui, qui n'a rien publié de son vivant, mais qui a accumulé des dizaines de petits cahiers publiés après sa mort, par Chateaubriand, et que l'on peut lire sous le titre de *Carnets* (Gallimard, 1994). Je suis d'ailleurs en train de publier l'œuvre intégrale de Joubert aux Classiques Garnier en compagnie d'une équipe de recherche française. Il y a aussi dans mon parcours un moment cinématographique avec la publication de *Sang et lumière. La communauté du*

sacré dans le cinéma québécois (L'instant même, 2008; finaliste au prix Victor-Barbeau de l'Académie des Lettres du Québec). Enfin, j'ai écrit pendant tout ce temps plus d'une dizaine de versions de mon Samuel Gaska en les faisant lire à Yvon Rivard, mon directeur de thèse et ami très cher, qui chaque fois m'a remis au travail et qui m'y aurait encore remis si je n'avais pas dit « stop, c'est la dernière version ».

A : *Dès le début de votre récit, le narrateur écrit : « [...] il faudrait que je parvienne à dire cette impression de flottement de l'existence qui rend presque incompréhensible le passage des instants et nous laisse errer calmement jusqu'à notre mort comme un huard à la surface d'un lac. » (p. 9) Voulez-vous expliquer en quoi ce sentiment d'errance qui habite votre personnage principal devient le catalyseur de son mal-être?*

ÉB : L'errance n'est pas un thème nouveau : le canadien errant du XIXe siècle me hante encore on dirait ! Mais disons que la différence essentielle tient à la nature de l'errance, plus ontologique dans *Samuel Gaska*, plus esthétique à tout le moins, puisque c'est de ne pas coïncider avec le réel, avec

la musicalité du réel, qui constitue son drame. Il y a une errance migratrice de Samuel Gaska, bien sûr, mais surtout une errance du fait même d'exister, d'être déraciné, de ne pas être né du sol, autochtone.

A : *L'omniprésence du regard (le regardant regardé/le regardé regardant) chez les personnages parcourt tout votre récit. De l'observation des oies blanches, alors que Samuel Gaska, encore enfant, prend conscience de l'affiliation intemporelle de celles-ci et, par allégorie, de la perte de sa propre individualité fondue dans la multitude, au départ de son amie où, des heures durant, il observe des voisins, passe de longs moments à se regarder vivre, ou «donne» son regard aux gens pendant que ceux-ci font de même, comme dans le métro où Gaska éprouve «de nouveau le choc des yeux étrangers» qui semblent l'accuser «silencieusement d'un crime inconnu» (p.62), etc. Thème très sartrien que celui du regard de l'autre qui nous définit. Qualifiez-vous votre récit d'existentialiste?*

ÉB : Absolument pas, même s'il est vrai que des regards s'échangent partout dans ce récit, comme dans les textes existentialistes. Mais le plus important à mes yeux, c'est le cas de le dire, demeure l'absence de regard, notamment dans la scène d'enfance où Samuel rencontre la lumineuse présence du «Cela» qui le regarde sans yeux et suit toute sa vie sans visage aucun. Là, nous sommes en dehors de tout existentialisme et pourtant plongés dans l'existence jusqu'au cou.

A : *Le motif de la lumière revient dans toute votre œuvre que ce soit dans votre thèse de doctorat, La fatigue romanesque de Joseph Joubert (1754-1824), «thème obsessif», selon votre expression, de la lumière dans ses Carnets ou dans votre essai, Sang et lumière. La communauté du sacré dans le cinéma québécois. Comment expliquez-vous cette récurrence thématique?*

ÉB : Simone Weil dit quelque part dans son œuvre qu'«il n'y a qu'une faute : ne pas avoir la capacité de se nourrir de lumière. Car cette capacité étant abolie, toutes les autres fautes sont possibles». Nous sommes des résidus de matière transpercés de lumière de part en part, mais nous l'oublions pour vivre, c'est une nécessité. Peut-être le rôle de l'art est-il de rappeler notre condition de traces mémorielles ? Capteurs de temps, nous retenons ce qui se dépose en nous, le temps de vivre, mais pour ensuite tout redonner à l'espace.

A : *Dans Trop de lumière pour Samuel Gaska, le personnage principal «s'enfonce dans l'ombre» après avoir relevé le défi de son père, «celui du destin de musicien», mais au moment où il doit jouer sa partition, il en est incapable et préfère quitter le théâtre et rejoindre ceux «de l'autre côté de ces vitraux modernes». «Les miroirs sont ces portes par lesquelles entre la mort», écrit Jean Cocteau. Y a-t-il une analogie entre «les miroirs» de Cocteau et vos «vitraux modernes» ?*

ÉB : Intéressant. Je ne suis pas spécialiste de Cocteau, mais j'aime beaucoup son cinéma, très poétique et d'une forte charge symbolique. Mais je vois déjà une différence majeure entre ses miroirs et le vitrail qu'est *Samuel Gaska* : les premiers forment en quelque sorte un passage vers l'au-delà, un sas, si l'on veut, entre ici-bas et un monde deviné comme magique ou merveilleux dont l'art donne une idée, tandis que dans mon récit le vitrail éclaire la vie d'ici-bas et n'a d'autre fonction que d'y ramener avec plus de calme et d'intensité de regard, d'amour peut-être.

A : *Au début de votre récit, Samuel Gaska vit une dépossession d'identité et sa quête pour s'en recréer une nouvelle l'amènera à un troublant*

constat, une ultime dépossession, mais cette fois-ci volontaire. «Ma vie n'aurait été qu'un songe : passez, nuages, noms et œuvres, rien ne restera.» (p. 108) écrit le narrateur à la toute fin du récit, bien qu'il ait composé sa partition pour s'assurer «de laisser une trace qui allait bientôt être engloutie.» Pouvez-vous expliquer ce paradoxe auquel le personnage tient «mordicus»?

ÉB : Il faut chercher à s'inscrire dans le temps pour arriver à disparaître, sinon le temps suspendu dans lequel nous restons pris se change en une éternité de purgatoire. C'est la sanction du fantôme, qui attend éternellement de mourir complètement. Samuel Gaska finit par trouver le réel, mais justement il ne veut pas que l'art le ramène au temps suspendu et préfère s'absenter de sa propre œuvre pour se faire plus mortel.

A : Dans vos remerciements lors de la remise du prix Alfred-DesRochers, vous avez dit que Trop de lumière pour Samuel Gaska a connu neuf versions, que votre récit est passé de 350 pages à 109 pages. Vous avez confié que vous n'en étiez pas encore satisfait, mais que ce soir vous en étiez fier. «Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage; / Polissez-le sans cesse et le repolissez; / Ajoutez quelquefois et surtout effacez.» Vous avez suivi les conseils de Boileau presque à la lettre à ce que je vois. Blague à part, comment nourrissez-vous votre ferveur dans le travail de plusieurs réécritures?

ÉB : Dans les dédales de mon ordinateur, j'ai même retrouvé la toute première version sous forme de scénario et daté de 2002. Il y a eu plusieurs formes : sketches poétiques, esquisses lyriques, roman plus approfondi, etc. Dans l'ensemble, les premières versions ont fait croître la quantité de pages, pour ensuite l'amenuiser dans les versions ultérieures jusqu'à ce que je sente

qu'il n'y avait plus rien à enlever. Mais je referais encore beaucoup de phrases, certaines sont trop longues, bancales de rythme, trop courtes aussi ou dont l'image n'est pas complètement claire. Il n'est pas impossible que je le fasse d'ailleurs, comme Dany Laferrière qui s'y est attelé pour toutes ses premières œuvres.

A : Le jury a primé votre premier récit. Ce prix vous encourage-t-il à poursuivre dans cette voie et, si oui, avez-vous commencé un nouveau récit?

ÉB : C'est pour moi extrêmement étonnant que tout cela, très étrange qu'un vœu d'effacement se change en une mise en lumière, mais comme l'oubli avale toujours tout, je ne m'en fais pas trop, je compte sur lui en quelque sorte comme un vieil allié pour rétablir les choses.

Oui, j'ai publié un recueil d'essais, *L'âme littéraire* (Nota Bene) et je termine un recueil d'études sur le romantisme (*L'éclat du neutre*, Classiques Garnier, 2015). Je travaille aussi sur un essai qui portera sur le Bois Beckett et l'écologie (*Splendeur au Bois Beckett*) et enfin je commence tout juste un nouveau récit dont le titre de travail est *À bord de la pensée*. C'est l'histoire d'un navigateur obscur, Thomas Aubert qui a traversé l'Atlantique avant Cartier, rencontré des « sauvages » (on ne sait lesquels) et séjourné à Oran en Algérie. Tout un personnage, encore errant, immigrant éternel, précurseur si l'on veut de Samuel Gaska. Où tout cela va me mener, je n'en sais encore rien et c'est là toute la merveille d'écrire.

¹ Simone WEIL, *La pesanteur et la grâce*, Paris, UGE, 1967, p. 13.

Ricochet

par Bruno Lemieux



Chère July,

Après avoir lu ton texte, j'ai longuement réfléchi à la nature et aux effets des « réponses obliques » qu'apporte la littérature aux questions qu'on lui pose toujours d'une façon ou d'une autre en la fréquentant. Cette littérature, pour reprendre tes propos, dont le « rôle n'est pas de nous enfermer dans son antre, mais de nous (re)mettre en mouvement ». D'ailleurs, j'aime bien la note sur laquelle tu termines ta réflexion en affirmant que le « rôle d'une création artistique n'est pas [...] de nous rendre le monde à l'identique [...] mais de nous rendre à lui. » Cela me rappelle les propos du dramaturge américain Arthur Miller qui, parlant du théâtre – cet art par lequel on tente depuis la Grèce antique de recomposer une image intelligible du monde et des passions des êtres – disait de lui « qu'il est une tentative pour nous rendre plus humains, c'est-à-dire moins seuls ».

Plus près de nous, Jacques Poulin soulève autrement cet enjeu de la fonction de la création littéraire à travers un dialogue entre Jack et de Jimmy; dans *Les Yeux bleus de Mistassini*, les deux personnages, un vieil écrivain tenant une librairie et son jeune

employé auprès de qui il joue aussi le rôle de mentor, sont attablés au restaurant et ils ont cette conversation dont Jimmy fait la narration et que je rapporte ici :

Tandis que la serveuse apportait les menus, je posai à Jack la question qui me trottait dans la tête :

– *Est-ce que les mots construisent un mur autour de vous? Est-ce qu'ils vous enferment dans une tour?*

Au lieu de répondre, il s'absorba dans la lecture du menu. Je n'étais même pas sûr qu'il eût entendu. Le silence se prolongea. La serveuse eut le temps de revenir et de prendre nos commandes. Alors seulement Jack répondit :

– *Ce n'est pas la bonne question.*

– *Comment ça?*

– *La bonne question, c'est de savoir si on choisit la vie ou la représentation de la vie.*

– *Et alors, qu'est-ce qu'il faut choisir?*

– *La représentation de la vie est mille fois plus intéressante. Excepté que vers la fin...*

Les lecteurs de Poulin auront reconnu à travers cette *réponse suspendue* le style sobre et la pudeur qui caractérisent son écriture, sa pensée. Certains, sachant que Jack et Jimmy sont chacun à leur manière les avatars de Poulin en des âges différents de sa vie, au-

ront peut-être comme moi l'envie d'interpréter cet échange comme une discussion de l'auteur avec soi-même sur le sens à prêter à l'expérience du monde et de la vie ainsi qu'à la « lecture » qu'on peut faire de ces deux postures en apparence contradictoire : devoir choisir la vie ou la représentation de la vie...

Cette *réponse suspendue* m'apparaît cependant comme une brèche ouverte par l'auteur à même l'œuvre, une place faite au lecteur au cœur de cette représentation du monde qu'est l'œuvre littéraire. Ces points de suspension, maintenant que je m'y attarde, m'apparaissent davantage comme un trait d'union entre le *monde recréé* de la fiction et le *monde réel* du lecteur. Ce lecteur, enfoncé « dans un moelleux fauteuil » tenant son « livre d'une main blanche » ainsi que l'imaginait Balzac dans les premières pages du *Père Goriot*, Poulin l'invite silencieusement à entrer dans l'œuvre, à entrer en résonance avec elle, à y trouver de quoi nourrir sa réflexion, à en poursuivre l'écriture suis-je tenté de dire. Moi-même, à la lecture de ce passage – « Excepté que vers la fin... » –, je ne peux me soustraire au tournoiement des possibles sous-entendus par les points de suspension, à cet écho des idées qu'appelle le texte, ces idées qui prennent forme tant dans mon esprit que dans les silences laissés par l'auteur. Portée voire propulsée par la trame narrative, l'imagination du lecteur investit le silence de l'œuvre pour faire corps avec elle. En fait, le lecteur donne corps à l'œuvre littéraire alors que s'opère l'alchimie fondamentale de la lecture, cette autre écriture, qui transforme le lecteur lui-même en œuvre d'art, matière vivante transformée par l'expérience du dé-

chiffage du code autrement inerte et lieu même de la (re)création du sens.

Pour moi, c'est de cette façon que la littérature permet à l'humain de transcender la contingence et d'accéder au monde ainsi qu'à soi-même d'une manière renouvelée, de tout considérer autrement dans les miroirs qu'elle lui tend – non pas ces « glaces parfaites » dont parlait Diderot, des fenêtres plutôt; des fenêtres par lesquelles on peut à la fois voir le monde et son propre reflet, des fenêtres par lesquelles il est aussi possible d'être vu des autres afin d'être « moins seul et plus humain » selon les vœux de Miller. Ce dont je suis convaincu en somme, c'est que l'être humain habite autant le langage que le territoire et que cette double appartenance conditionne son rapport à lui-même, à ses semblables et au monde. Mieux encore, cette capacité de nommer le monde, tout comme celle d'en créer autant de représentations qu'il en peut imaginer ou mémoriser, lui permet de transformer son environnement tant de façon métaphorique que de manière tangible. J'écris cela et j'entends Vigneault qui chante « Les amours, les travaux / Même le chant d'un oiseau / Ton cœur, mes mots / font tourner le monde ». Je ressens, chaque fois ému, cette puissance évocatrice de la poésie qui fait de nous des êtres plus libres et, malgré les tracasseries, les doutes et les deuils, je fais miens ces propos de Pierre Nepveu, lesquels nous rappellent que « Nous marchons dans la beauté / nous marchons dans l'immense / et l'immense nous accueille ».

Et pour moi cette conscience d'être au monde, cette joie d'en habiter les images nous révèlent et nous élèvent; n'est-ce pas, chère Nathalie Watteyne ?

Curiosités littéraires et gourmandes

par Vatel

Au menu d'un Seigneur Canadien

Qui se souvient encore au «Pays des Bleuets» de cette spécialité gourmande, originaire de Champagne, qui avait nourri marchands et pèlerins aux foires de Troyes, de Reims et de Sainte-Ménéhould, avant de traverser l'Atlantique et faire les délices d'un seigneur canadien : Philippe Aubert de Gaspé ? Je parle du plat canaille par excellence, aujourd'hui le régal solide des bistros parisiens : les pieds de porc à la Sainte-Ménéhould. Insigne création, remarquable coup de maître qui fait d'une vulgaire patte de cochon un délice doré, croustillant, charnu sans être trop gélatineux, bon à en lécher les os sans façon et ses doigts avec... Philippe Aubert de Gaspé aimait les mettre au menu des jours de fête, avec un robuste civet odorant et des perdrix rôties, habillées d'une double barde de lard. Certes, la patte de cochon ne manque pas d'attraits. Non seulement elle offre l'exquis jambon et le fondant jambonneau qui sert à la préparation de nos traditionnels «ragoûts de pattes», mais elle va jusqu'à nous faire don de son pied, ce pied fangeux dont Charles Monselet, ce grand barde de la cuisine française, fit les éloges avec beaucoup de lyrisme :

«Ton pied, dont une sainte a consacré le type, Empruntant son arôme au sol périgourdin, Eut réconcilié Socrate avec Xantippe...»

(«Éloge du cochon»)

Qu'on ne s'étonne pas si un roi en perdit «la tête» ! La légende - (perpétrée par un autre grand glouton : Alexandre Dumas, auteur du *Grand Dictionnaire de la cuisine*) - veut que

Louis XVI, de gourmande mémoire, alors qu'il fuyait sur la route de Varennes, avec les «gens d'armes» à ses trousses, n'aurait pu résister à la tentation de faire un pieux arrêt à Sainte-Ménéhould, haut-lieu de pèlerinage gastronomique, pour y déguster la célèbre spécialité de la région. Cet infortuné retard fut la cause de son arrestation, car comment aurait-il pu passer incognito dans un carrosse d'apparat exhibant les armoiries royales ? Il ne devait jamais déguster les pieds de cochon à la Sainte-Ménéhould. En revanche, il goûta au pain noir de la Bastille.



Je signale aux amateurs de «canages» qu'il est facile de conserver les pieds de porc cuits. Il suffit de les rouler dans une préparation de moutarde, vinaigre, sel et miel. Recette lointaine du *Cuisinier diligent* du grand Apicius : «Utilisez-les à votre convenance, disait-il, vous serez agréablement surpris». Il est possible, en effet, que vous le soyez ! Plus surprenant encore, c'est de voir des pieds de cochon supplanter dans la mémoire collective la très sainte Ménéhould qui avait passé toute sa vie au service des malades, accompli plusieurs guérisons miraculeuses et même fait jaillir une source miraculeuse en plantant son fuseau en terre !

Vue oblique sur ma bibliothèque

par Charlotte Lemieux

Quelques bibliothèques

Mes bibliothèques et moi entretenons un rapport complexe fait de ruptures et de regrets, de mémoire et d'absence, d'extases et de rejets. Elles ont dirigé ma vie.

Il y a d'abord la bibliothèque immanente, et pour cause inclassable. Sorte de contenant intemporel où se meuvent les livres du passé, du présent, de l'avenir, et tous ceux qu'on ne lira jamais. Elle mène une existence autonome. Je dépends d'elle, et non l'inverse.

Sa version concrète et temporaire est la bibliothèque-livres matérielle. Elle éclate de livres agréables à toucher, dont le décompte est possible. Celle-là dépend de moi. Mais pris aujourd'hui, un cliché de ma bibliothèque-livres matérielle laisserait en filigrane s'imposer les livres absents, les livres à venir, et tous ceux que je ne lirai jamais.

Il y a ensuite la bibliothèque-pièce d'une maison, dans laquelle j'aurais voulu enfermer le tout. Oui, j'ai longtemps rêvé d'une pièce entière où séquestrer les livres, la lectrice et la lecture, sans doute dans l'espoir de les discipliner. Cette bibliothèque n'a finalement jamais existé, et je crois maintenant qu'en dominant l'acte de lire, elle l'aurait rétréci.

Il y a enfin la bibliothèque-meuble, permanente et rassurante, qui rend plausible un certain ordre. La bibliothèque-livres et la bibliothèque-meuble entretiennent une relation qui leur est propre. Vous remarquerez qu'un trou dans l'une fera un trou dans l'autre.

J'ai tenté quelques fois de ranger par ordre alphabétique ma bibliothèque dans mes bibliothèques. C'est un ordre aléatoire, mais il est bien commode. Un jour, l'ordre égocentrique m'a poussée à vouloir la ranger selon les différentes étapes de ma vie de lectrice. En premier donc, un rayon vide: celui de la Bibliothèque rose (encore une bibliothèque!) qui s'est séparée de moi il y a longtemps. Cette section fantôme imprégnait la maison de son absence.



Puis les rayons de livres de poche jaunis qui ne coûtaient pas cher, et ceux des essais, de la théorie et de la psychanalyse, si prégnante durant mes études littéraires, suivis d'une section de droit assez riche en ce qu'elle abritait des livres rares, reliés plein veau, à peine abîmés par les siècles. Ils me venaient de mon père et côtoyaient ceux, plus récents, sur la théorie des obligations, le droit des biens et l'interprétation juridique qui nourrissaient alors ma carrière académique. Je ne savais où ranger les livres de mon père issus de « l'enfer », c'est-

à-dire mis à l'index par l'Église catholique dans la première moitié du XXe siècle. Aucun ordre n'est parfait. Ils se retrouvèrent dans une section purement littéraire, si ça se peut, où les auteurs de toutes les époques tentaient de se remettre en ordre alphabétique. Une section complète de romans policiers témoignait de ma rupture avec je ne sais quoi. Que d'efforts inutiles. Vint le moment d'épurer. J'ai distribué, abandonné et même jeté un grand nombre des livres qui avaient soutenu, dirigé ou illustré mon parcours de vivante.

Ma bibliothèque tient désormais en quelques bibliothèques de chêne, lourdes d'histoires emmêlées. Les livres partis mènent leur propre existence ailleurs. Je dirais que nous sommes séparés, ce qui constitue une autre forme de lien. Les Œuvres complètes de Pothier, en allées, me réveillent la nuit. Les livres qui restent semblent revendiquer une existence autonome, et s'affranchissent en formant une nouvelle bibliothèque dont je rêve parfois qu'elle m'engloutit.

Des nouvelles de **VISA-ART**

Présidence d'honneur de la 23e édition
sous le thème « Corps-à-Corps »



Photo : Jacques Courtemanche

Christiane Lahaie agira à titre de présidente d'honneur dans le cadre de l'exposition-concours **Visa-Art** de 2015.

Nouvellière, romancière, poète et essayiste, **Christiane Lahaie** a remporté avec *Hôtel des brumes* le Grand Prix du livre de la ville de Sherbrooke (volet création littéraire), en 2004, et le Prix Alfred DesRochers, en 2005, avec *Chants pour une lune qui dort*. Son prochain livre, *Vous avez choisi Limoges*, sera publié au début de l'année 2015 chez Lévesque Éditeur.

Elle proposera, lors de notre exposition de juin prochain, un texte inédit sur le thème **Corps-à-Corps**.

Des nouvelles de Sors de ta bulle !

Martine Théberge, coordonnatrice de Sors de ta bulle

Il s'en passe des choses au sein du programme littéraire *Sors de ta bulle!*

L'année est déjà bien entamée pour les 65 jeunes participants, qui ont vécu leur première journée interécole en octobre dernier. Au cours de cette journée, ils ont entre autres eu la chance de recevoir des « anciennes » de *Sors de ta bulle* qui sont venues leur parler de leur expérience **pendant et après** le concours : l'auteure de la série *Polux*, Aude Vidal-Lessard, ainsi que Audrey et Chloé Couture, gagnantes de la 10^e édition. Ces rencontres ont été à la fois enrichissantes et motivantes pour les nouveaux bulliens et bulliennes, qui ont maintenant un exemple concret d'où peut mener une passion pour l'écriture et une participation à *Sors de ta bulle!*

D'ailleurs, le travail de réécriture d'*Apparitions*, le roman d'Audrey et Chloé Couture, va bon train. Le roman, dans un genre tout à fait différent des autres œuvres publiées à ce jour dans la collection (ce sera la première à donner dans le fantastique et l'horreur), devrait voir le jour au printemps...

La deuxième journée aura lieu le 12 décembre. À cette occasion, les écrivains en herbe auront la chance de rencontrer de véritables écrivains. En effet, André Poulain, Éric Gauthier, Jonathan Goyette et Élisabeth Tremblay viendront passer une demi-journée avec l'équipe de *Sors de ta bulle*. Ils viendront parler de leur métier, de leurs habitudes d'écriture, de l'inspiration, du travail éditorial,... et animeront un atelier d'écriture : *Le personnage : moteur de l'action* auquel les jeunes auront la chance de participer.

LE GRAND SALON DES ARTS UNE BELLE RÉUSSITE

par Bruno Laliberté

Le Grand Salon des arts, qui se tenait chez Toyota à la mi-novembre, fut une rencontre culturelle riche en interactions humaines, ce qui a rendu l'expérience vraiment valorisante. Ont participé à l'événement, les auteures et auteurs suivants : Bruno Laliberté, Réal Vigneau, Josée Godbout, Norman Boisvert, Denise Gaouette, André-Daniel Drouin et Hélène Racicot Drouin, Norah Humérez-Comtois, Nicolle Legault, Marise Marquis et David Boucher. Nous avons reçu beaucoup de commentaires constructifs et positifs sur l'allure du kiosque et, avec un brin de surprise de la part des gens, sur la littérature estrienne. L'aspect pécuniaire n'est pas à négliger non plus avec mille dollars de vente !!! En effet, une cinquantaine de livres ont trouvé preneurs – tous les auteurs présents ont vendu au moins un livre.

Une expérience à revivre sans le moindre doute!

« Chut, je lis »



SUGGESTIONS

DE GINETTE BUREAU

C'est le cœur qui meurt en dernier -
Robert Lalonde

Le feu de mon père - Michael Delisle

*La littérature québécoise et les fruits amers de
la censure* - Pierre Hébert

Je ne lui dis rien, je l'aime - Père Jacques

Que viennent les étoiles, regards et attentes... -
Conversations avec Benoît Lacroix.

SUGGESTIONS

DE PIERRETTE DENAULT

Avant d'éteindre - Sylvie Massicotte

Peine perdue - Olivier Adam

Bad girl - Nancy Huston

Moebius 142 - pour Lettre à Gabriel Garcia
Marquez

Le Che est vraiment plus sexy que Fidel -
Pierre Roy

SUGGESTIONS

D'ANTHONY LACROIX

Comment réussir un poulet - Fabien Cloutier

Peroxyde - Simon Boulerice

Poissons volants - François Rioux

Mes ancêtres reviendront de la guerre -

François Guérette

Shenley - Alexandre Dostie

SUGGESTIONS

DE MARIE-JOHANNE LACROIX

L'exception - Audur Ava Olafsdottir

Dolce agonia - Nancy Houston

Une vie entre deux océans - M. L. Stedman

Les italiques jubilatoires - Natalie Golberg

La grâce de l'imperfection - Brene Brown

SUGGESTIONS

DE GUILLAUME MÉNARD

Cercle - Yannick Haenel

Les oeuvres de miséricorde -

Mathieu Riboulet

Go west, Gloria - Sarah Rocheville

Villa Amalia - Pascal Quignard

Cinéma - Tanguy Viel

PETITES ANNONCES

Vous cherchez un endroit calme et discret
pour écrire en dehors de votre quotidien?

Vous le trouverez chez moi!

Pièce à l'écart donnant
sur une salle de bain privée,
accès à Internet.

Lise Blouin 819-569-6964

PETITES ANNONCES

J'offre un service professionnel
de parrainage d'écriture, de révision
ou d'évaluation de manuscrit.

Qui veut en profiter?

Coûts abordables.

Lise Blouin 819-569-6964

Critique de livres

Pierrette Denault

On sent toujours un souci pédagogique derrière l'œuvre de Pierre Roy. *Le Che est vraiment plus sexy que Fidel*, son vingt-quatrième titre, n'échappe pas à la règle. Pas étonnant, car l'auteur a mené une longue carrière d'enseignant au primaire.

Cette fois, il entraîne une famille recomposée à Cuba. Occasion propice pour les personnages d'appriivoiser la réalité d'ailleurs. Occasion aussi de parfaire leurs connaissances sur la révolution cubaine, sur le rôle qu'ont joué le révolutionnaire Che Guevara et l'homme politique Fidel Castro. Dans ce récit teinté d'humour,



la fiction et la réalité se télescopent. Le rendez-vous avec l'Histoire est efficace, même pour les lecteurs adultes. Pour qui a aimé *Le vieil homme et la mer*, l'arrimage avec ce roman d'Hemingway est très réussi. Pierre Roy est un habile conteur : il ne révèle pas tout des personnages et des émotions qu'ils éprouvent, il laisse à son lecteur (jeune ou moins jeune) l'espace nécessaire pour réécrire sa propre histoire au moment de la lecture. Un livre qui informe, qui distrait et qui saura vous émouvoir. À glisser dans un bas de Noël ou à lire sur le sable chaud de Cayo Santa Maria...

Des nouvelles de nos membres

Le roman de **Nicolle Legault** *Le Secret de Victoire DuChêne* a été publié cet automne aux Éditions de Mine.

Une grand-mère dévoile son secret de famille à sa petite fille Élisabeth... secret enfoui pendant plus de 50 ans. Cette révélation viendra bouleverser la mémoire de Victoire car elle aura vécu au cours de sa vie une profonde dualité entre son quotidien et un passé qu'elle aura fui. Avec tous ses fantômes, ses déchirures et la soif de sa jeunesse, comment survivra-t-elle à son malheur ? Vous découvrirez Élise et Ernest, ceux qu'elle a aimés. Mais qui est Vic-



toire ? Quelle est l'origine de sa famille ? Ce récit est émaillé de quelques poèmes qui vous nourrissent le cœur de sensibilité et de sensualité.

Disponible à la Librairie GGC de Sherbrooke et Magog; à la Librairie MédiasPaul et à la Coop. de l'Université. Vous pouvez le commander auprès de son auteure au

819 566-4775 ou au courriel nicollego@videotron.ca

Anthony Lacroix sera le poète en résidence du Parvis de janvier à mai 2015 avec son spectacle *Le quartier de ton corps*.

Le poète et la femme sauvage

Nouveau spectacle littéraire en trio

Les mots de **Claire Vigneau**, auteure et conteuse, racontent des espaces fragiles, tant visibles qu'intérieurs. Ils voyagent des forêts estriennes jusqu'à la mer des îles de son enfance. En alliant poésie et théâtralité, la parole s'entremêle parfois au tambour, au piano ou à la guitare et devient chanson, portée par les mots de Stéphane Longval. Des chansons empreintes d'une grande humanité, qui abordent la beauté des choses. Deux univers se rencontrent, se répondent et divaguent entre les notes et les silences de Vincent Poirier.

Le spectacle est inspiré des livres suivants de Claire Vigneau: *Contes verts pour une planète bleue*, collectif, Michel Brûlé éditeur, 2009 ; *Le Chasseur de loups-marins*, Carré Blanc, Éditions Les 400 Coups, 2010 (Prix

Québec/Wallonie-Bruxelles) ; *Le fou d'la Pointe*, Éditions Trois-Pistoles, 2012 (Prix Alfred DesRochers) ; *La grande visite*, Éditions Trois-Pistoles, 2014

Pour entendre certaines pièces musicales du spectacle de l'auteur-compositeur-interprète Stéphane Longval:

Les bouts magiques : <http://stphanelongval.bandcamp.com/track/les-bouts-magiques>

Si t'étais un arbre :

<http://stphanelongval.bandcamp.com/track/si-t-tais-un-arbre>



Le mot de la fin

Lynda Dion en entrevue

<http://www.tvr9.com/index.php/fr/emissions-en-ligne/paroles-d-auteurs-2014>

Une suggestion d'**Anthony Lacroix** : Tout sur les supercheries littéraires

<http://ici.tou.tv/les-supercheries-litteraires/S01E01?autoplay=true>

Éditions Fond'tonne : campagne de socio-financement cet hiver. Fond'tonne a maintenant un an. Pour l'occasion, la maison d'édition a décidé de mettre les bouchées doubles pour augmenter sa production. Maintenant qu'elle sait tenir le cap, elle doit en éprouver l'équilibre. Elle ajou-

tera donc à sa collection principale trois projets audacieux

<http://www.fondtonne.ca/sociofinancement/>
(En ligne le 12 décembre)

Disparition à la japonaise: entrevue avec **Mylène Gilbert-Dumas**, auteure de *Yukonnaise*

http://ici.radio-canada.ca/emissions/lib_radio/v3.2/incpages/pop_indexeur.asp?idMedia=7204291&appCode=medianet&time=1185&json={%22idEmission%22:%223471435%22,%22Date%22:%222014/11/25%22,%22numeroEmission%22:%223507%22,%22urllabase%22:%22/emissions/medium_large/2014-2015%22}